



MARY JO PUTNEY

Le valeureux

LE SERMENT

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Mary Jo Putney

Diplômée de l'université de Syracuse en littérature du XVIII^e siècle et en design industriel, Mary Jo Putney vit près de Baltimore, dans le Maryland. Auteure de romances historiques et contemporaines, elle a reçu deux RITA Awards.

Le valeureux

Aux Éditions J'ai lu

Un tempérament explosif

N° 5916

La fiancée chinoise

N° 6009

La belle sauvageonne

N° 6145

Ivresse orientale

N° 6506

Les gardiens du destin

N° 8123

Le sortilège des gardiens

N° 8237

Porte-bonheur

N° 12797

LE SERMENT

1 – Il était une fois un soldat

N° 13371

MARY JO
PUTNEY

LE SERMENT - 2

Le valeureux

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
ONCE A REBEL

Éditeur original
Kensington Books,
published by Kensington Publishing Corp.

© Mary Jo Putney, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

*En souvenir de Jo Beverley.
Auteure merveilleuse,
amie plus merveilleuse encore.*

1

Kingston Court, Lancashire, 1799

— Richard ! Richard !

Lord George Gordon Richard Augustus Audley, troisième fils du marquis de Kingston, fut brusquement tiré de son sommeil. La voix assourdie, mais impérieuse, venait de la fenêtre ouverte de sa chambre. Callie ? Elle n'était pas censée rentrer chez elle avant une semaine. Il fronça les sourcils. C'était forcément Callie. Seules deux personnes au monde l'appelaient Richard et elle était la seule capable de grimper dans la vigne épaisse qui poussait sous sa fenêtre.

Par cette nuit chaude, il ne portait qu'un caleçon. Même si Callie et lui étaient amis intimes depuis l'enfance, il ne pouvait se présenter ainsi. Il sauta à bas de son lit, attrapa son peignoir et en noua la ceinture.

Quand il se pencha à l'extérieur, il aperçut à la lueur de la pleine lune un visage en forme de cœur et une chevelure étincelante. Le doute n'était plus permis. Mais pourquoi diable l'honorable Catherine Callista Brooke escaladait-elle ce mur au beau milieu de la nuit ?

— Callie, tu es folle ! s'écria-t-il tout en lui tendant la main pour l'aider à franchir le rebord de la fenêtre. Si j'avais su que tu étais rentrée de pension,

je t'aurais rendu visite dès demain, de manière parfaitement civilisée.

S'accrochant à sa main, Callie se hissa sur l'appui de la fenêtre et bondit dans sa chambre. Elle portait des vêtements de garçon, ce qui semblait raisonnable lorsqu'il s'agissait d'escalader un mur couvert de vigne.

Gordon s'apprêtait à poursuivre lorsque le clair de lune révéla des traces luisantes sur les joues de Callie. Elle pleurait ? Callie ne pleurait jamais. Elle avait des nerfs en acier de Damas.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Callie ? demanda-t-il.

— Tout ! répondit-elle d'une voix enrouée.

S'apercevant qu'elle tremblait, il referma instinctivement les bras autour d'elle. Il avait dû grandir au cours des derniers mois car elle lui parut plus petite lorsqu'elle pressa le visage contre son épaule.

— Du calme, Câline, murmura-t-il en lui tapotant le dos. Nous avons affronté suffisamment de problèmes pour savoir comment les résoudre.

— Pas ce genre de problème.

Elle prit une profonde inspiration et recula tout en agrippant les bras de Gordon, comme si elle craignait de tomber.

Un rayon de lune sur son visage éclaira une marque sombre sur sa joue gauche. Étouffant un juron, il effleura la meurtrissure de l'index.

— Bon sang, ton père t'a encore frappée !

Callie haussa les épaules.

— J'ai l'habitude puisque je suis la fille la plus désobéissante, la plus rebelle et la plus infernale d'Angleterre, comme il m'en informe régulièrement. Mais cette fois...

Sa voix se brisa avant qu'elle reprenne :

— ... cette fois, c'est bien pire. Il va me marier à un horrible vieux planteur des Antilles !

— Bon sang, comment est-ce possible ?

Après l'avoir guidée jusqu'à un fauteuil, Gordon alla sortir de sa cachette sa flasque de cognac. Il en versa un doigt dans un verre, auquel il ajouta la même quantité d'eau avant de le lui tendre.

— Comment un planteur des Antilles pourrait-il connaître ton existence ?

— C'est une lointaine relation de mon père. Il est veuf.

Elle but une gorgée de cognac coupé d'eau, s'étrangla.

— Il est venu à Rush Hall pour parler affaires avec mon père, il m'a vue, et il m'a demandée en mariage parce que je suis si *belle* !

Elle cracha presque ces mots.

— Belle ? répéta-t-il, déconcerté.

C'était... Callie. Assez jolie, oui, avec ses cheveux flamboyants et sa silhouette aussi solide que gracieuse. Aux yeux d'un vieux monsieur, la chevelure et la vivacité de Callie suffisaient peut-être à la rendre belle.

— Tu n'as que seize ans. Ce seraient sûrement de longues fiançailles.

Elle secoua la tête.

— Il veut se marier immédiatement, avant de retourner aux Antilles ! Il loge en ce moment à Rush Hall. Dès que mon père lui a dit qu'il pouvait m'avoir – et bon débarras ! –, cet homme a envoyé chercher une dispense de bans à Londres. Elle est arrivée aujourd'hui. Mon père m'a appris ce soir que le mariage aurait lieu après-demain.

— Il ne peut pas te forcer à épouser un inconnu ! s'exclama Gordon, atterré. Continue de refuser. Ce ne sera pas facile, mais tu as l'habitude de la désobéissance.

De nouveau, Callie secoua la tête.

— Si je n'obéis pas, j'ai peur que sa colère ne retombe sur mes sœurs.

À raison, malheureusement. Les sœurs de Callie étaient vulnérables et leur père était tout à fait capable de les harceler ou de les frapper pour s'assurer de la coopération de leur aînée. Lui entourant les épaules du bras, Gordon lui murmura des paroles de réconfort. Elle finit par s'écarter avec un sourire presque sincère.

— Tu me parles comme à l'un de tes chevaux.

— Ça fonctionne avec des pouliches effrayées, ça valait la peine d'essayer.

Gordon ne put s'empêcher de sourire lorsqu'elle leva les yeux au ciel avec un dédain ostensible. Mais il reprit vite son sérieux.

— Qu'attends-tu de moi, Callie ?

— Je vais m'enfuir et j'ai besoin d'argent, répondit-elle sans détour. Tu peux m'en prêter ?

Gordon fronça les sourcils.

— Où comptes-tu aller ?

— Chez ma tante Béatrice. C'est ma marraine. Je serai en sécurité auprès d'elle.

— Pour combien de temps ? Si ton père vient te chercher pour te marier de force, elle ne sera pas de taille à lui tenir tête.

Callie se mordit la lèvre.

— Alors, je vais changer de nom et disparaître dans Manchester ou Birmingham. Je trouverai un travail quelconque.

— Dans une usine ? s'enquit-il, incrédule. Ce n'est pas une bonne idée, Callie.

— Pas dans une usine ! Je suis douée pour la couture. Je devrais pouvoir trouver une place chez une couturière. Si tu pouvais me prêter vingt ou trente livres, cela suffirait pour partir. Et pour survivre le

temps de m'installer là où mon père ne me trouvera jamais.

Gordon demeura silencieux un instant, songeant à toutes les choses désastreuses qui pouvaient s'abattre sur une jolie fille inexpérimentée, fût-elle intelligente, courageuse et pleine de ressources.

Une pensée lui vint soudain.

— J'ai une meilleure idée, Callie. Épouse-moi. Nous pouvons être en Écosse dans deux jours, et nous sommes tous les deux en âge de nous marier sans permission.

Elle écarquilla les yeux.

— Et c'est moi que tu traites de folle ! Nous sommes trop jeunes pour nous marier, même si nous avons l'âge légal en Écosse. Le mariage, c'est pour toujours. Et puis, j'ai toujours voulu me marier par amour.

— C'est ce qu'ont fait mes parents et ça n'a pas été un succès, rétorqua Gordon. J'ai toujours pensé que, dans l'hypothèse improbable où je me marierais, ce serait avec une amie. Or, n'es-tu pas ma meilleure amie ?

Un pli se forma sur le front de Callie tandis qu'elle réfléchissait à sa proposition.

— Je suppose que me marier avec toi, ce serait mieux qu'avec un vieux planteur adipeux aux mains moites.

— Alors là, je suis flatté ! s'exclama-t-il avec un large sourire.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, tu le sais bien ! C'est juste que se marier semble si... si radical.

— Ça l'est, en effet. Mais être forcée d'épouser un homme que tu ne supportes pas l'est aussi. Et si un jour tu rencontres quelqu'un que tu souhaites vraiment épouser, je ne te mettrai pas de bâtons dans les roues. C'est plus facile d'obtenir le divorce en Écosse qu'en Angleterre. En attendant, tu seras plus heureuse

avec moi parce que je n'essaierai pas de t'obliger à faire quoi que ce soit contre ton gré.

— C'est à prendre en compte, admit Callie. En nous mariant, nous nous libérerions de nos pères respectifs et nous pourrions veiller l'un sur l'autre.

— Et ce serait une belle aventure, assura Gordon, de plus en plus séduit par cette idée. À vingt et un ans, je toucherai la moitié de l'argent que mon parrain m'a laissé. Ce sera suffisant pour que nous vivions correctement. D'ici là, nous découvrirons à quoi ressemble la vie pour les personnes du commun. Nous trouverons du travail chez un hobereau. Tu pourrais être femme de chambre et moi je m'occuperais des chevaux.

— Tu as raison, ce serait une aventure ! s'exclama Callie en riant. Bien plus séduisante que d'épouser un horrible inconnu. Nous réussirons, Richard. Nous nous sommes toujours débrouillés. Au diable, les adultes qui nous répètent que nous sommes trop rebelles et mal élevés !

— Et trop indisciplinés et voués à mal finir ! renchérit Gordon.

Euphorique, il l'enlaça et l'embrassa. Ce qui commença comme un baiser entre amis s'acheva en... autre chose. Entre ses bras, Callie était douce, chaude, ferme, et, pour la première fois de sa vie, Gordon songea à elle comme à une fille. Non, pas une fille, une jeune femme mûre pour le mariage.

Elle aussi réagit à ce baiser. Elle se laissa aller contre lui et entrouvrit les lèvres. Une vague de chaleur déferla dans les veines de Gordon. Il avait certes déjà admiré des jolies filles et volé quelques baisers, mais là, c'était différent. Plus intense. Callie allait être sa femme et ils partageraient une intimité physique et émotionnelle au-delà de tout ce qu'il pouvait imaginer. Une perspective aussi inquiétante que grisante.

Callie s'écarta, les yeux brillants.

— L'aventure de toute une vie, dit-elle dans un souffle. Et plus vite nous la commencerons, Richard, mieux ce sera !

Un quart d'heure plus tard, ils partaient. Étant de nature économe, Gordon disposait d'une centaine de livres – une petite fortune. Après avoir placé l'argent à l'intérieur d'une pochette, dans sa ceinture, il s'habilla. Il donna à Callie un chapeau sous lequel elle pourrait dissimuler sa chevelure, ainsi qu'un manteau informe trop petit pour lui. À la vue du résultat, il ne put réprimer un sourire.

— Tu peux passer pour mon petit frère si on ne te regarde pas de trop près.

Callie pliait une mince couverture dans un sac de toile, qu'elle glisserait dans une sacoche de selle.

— Tant mieux, répliqua-t-elle. Cela compliquera les recherches éventuelles. Quelle route allons-nous prendre ?

— Il n'y a qu'une seule bonne route pour se rendre en Écosse. Toutefois, au-delà de Lancaster, mieux vaudrait couper vers l'est en empruntant des routes moins fréquentées. Ce sera plus long, mais moins risqué.

— Tu crois qu'on nous poursuivra ? demanda-t-elle en jetant le sac de toile sur son épaule. Même s'ils comprennent que nous nous sommes enfuis ensemble, ils seront peut-être enchantés d'être débarrassés de nous.

Gordon secoua la tête.

— Mon père ne me regrettera pas, c'est sûr. Je ne suis qu'un troisième fils et il ne m'aime pas. Ton père, en revanche, a conclu un mariage avantageux pour toi et il ne s'en tiendra sans doute pas là. Il leur faudra

toutefois du temps pour comprendre que nous nous sommes enfuis ensemble. Si nous voyageons rapidement, nous pourrons atteindre l'Écosse avant qu'ils nous rattrapent.

Ils quittèrent la chambre sans bruit et Gordon se demanda s'il la reverrait un jour.

Ils sortirent par la cuisine, ajoutant au passage du pain et du fromage dans leurs sacs. Le vent d'ouest apportait des effluves de vapeurs soufrées en provenance du feu de mine de charbon qui brûlait non loin. Il ne regretterait pas cette odeur.

Dans les écuries, il sella deux chevaux qu'il savait très endurants et ils partirent. Ils allèrent bon train durant quelques heures sur la route éclairée par la lune. Toutefois, à l'approche de l'aube, le vent se chargea de pluie venue de la mer d'Irlande.

Même si elle se serait refusée à l'admettre, Callie tombait de fatigue.

— Arrêtons-nous quelques heures dans cette grange, proposa Gordon. Nous avons besoin de nous reposer, et les chevaux aussi. Et puis, avec cette pluie, on voit à peine la route.

Sans un mot, Callie tourna dans le chemin qui menait à la grange. Il n'y avait aucune ferme à proximité, ils seraient donc en sécurité. Après s'être occupés de leur monture, ils s'allongèrent côte à côte dans un tas de foin. Callie étendit sa couverture sur eux.

— Merci d'être venu à mon secours, Richard, murmura-t-elle. Nous faisons une bonne équipe tous les deux.

Il effleura le sommet de son crâne de ses lèvres. Il éprouvait une tendresse et un désir de la protéger inédits.

— C'est certain. Dors bien, Câline.

Il savait que leur fuite provoquerait un scandale dans la bonne société, mais ils étaient accoutumés

à braver les conventions. C'était même un trait de caractère qu'ils avaient en commun. Le sourire aux lèvres, il sombra dans le sommeil.

— Ils sont là-dedans ! hurla une voix comme les portes de la grange s'ouvraient à la volée.

Un flot de soleil pénétra dans la grange. Gordon se débattit pour s'extraire du foin et se libérer de la couverture. Avant même que la silhouette de lord Stanfield, le père de Callie, s'encadre dans l'ouverture, il comprit. Et derrière lui, grands dieux, se tenait son propre père, lord Kingston ! Deux palefreniers des écuries Stanfield les suivaient.

— Lord George Audley ! Espèce d'immonde salaud, vous avez déshonoré ma fille !

Stanfield brandit le fouet de cocher qu'il avait à la main et l'abattit sur Gordon.

La mèche de cuir le fit vaciller. Avant qu'il ait pu reprendre son équilibre, les deux garçons d'écurie le saisirent chacun par un bras. Stanfield s'approcha et commença à lui marteler le visage et le ventre de ses poings massifs.

Poussant un cri strident, Callie s'accrocha à son père pour tenter de l'écartier.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Vous allez le tuer !

— Tant mieux ! éructa son père en lançant le genou dans le bas-ventre de Gordon.

La douleur fut si fulgurante qu'il s'effondra, un voile noir sur les yeux. Se jetant à terre, Callie le couvrit de son corps.

— Il ne m'a pas déshonorée ! hurla-t-elle. Il m'aidait à échapper à ce mariage infâme que vous voulez m'imposer !

Stanfield l'agrippa par le bras et la releva de force.

— Tu es toujours vierge ?

— Vu la distance qu'ils ont parcourue durant la nuit, ils n'ont pas eu le temps de faire grand-chose, commenta le père de Gordon, sarcastique. Du reste, je ne suis pas certain que ce garçon en serait capable. Je me demande si ce n'est pas un futur mignon. Difficile de croire que c'est mon fils, il est bien trop joli. Sa mère a été la pire erreur de ma vie.

Gordon lutta pour se relever.

— Fermez-la ! C'est ignoble !

D'un coup de pied, Stanfield le renvoya dans le foin.

— Ça vous ennuie si je le frappe à mort, Kingston ? demanda-t-il en décochant un nouveau coup à Gordon.

— Tuez-le si ça vous chante, répondit son père d'une voix suintante de mépris. J'ai d'autres fils, et des meilleurs que lui.

Il tourna les talons et sortit de la grange.

Stanfield s'apprêtait à frapper de nouveau Gordon lorsque Callie se jeta de tout son poids contre lui.

— Arrêtez ou il vous faudra nous tuer tous les deux. Jamais je ne vous laisserai l'assassiner !

Alors que son père hésitait, elle ajouta, frénétique :

— Si vous cessez de le frapper, je promets d'épouser votre horrible ami et de me conduire en femme obéissante ! Je suis vierge... Il ne saura jamais ce qui s'est passé. Mais vous devez me promettre que vous ne ferez plus de mal à Richard !

Son père s'immobilisa, les sourcils froncés.

— En dépit de ta conduite, je reconnais que tu n'es pas du genre à mentir. Jure-moi, continua-t-il, les yeux étrécis, de te montrer sage et obéissante et d'accepter ce mariage.

— Vous avez ma parole, répondit Callie avec amertume. Mais dites-moi comment vous avez découvert si vite que nous nous étions enfuis.

— L'une de tes sœurs a le sens du devoir, elle ! rétorqua son père. Elle t'a vue te faufiler dehors et a

deviné ce que tu manigançais. Elle m'a réveillé, je me suis rendu à Kingston Court et lorsque lord Kingston a constaté que son fils aussi avait disparu, nous nous sommes lancés à votre poursuite. Satisfaite ?

Callie pinça les lèvres.

— Je devine de quelle sœur il s'agit. Qu'elle pourrisse en enfer !

— N'oublie pas ta promesse ! dit son père en la secouant. Tu te conduis bien et je ne touche plus à ton sale amoureux.

Callie se dégagea d'un geste brusque.

— Et vous n'ordonnerez pas non plus à vos domestiques de le frapper.

Il grimaça, mais hocha la tête.

— Tu as intérêt à te montrer une épouse sacrément obéissante ! Emmenez-la, ordonna-t-il à l'un des palefreniers.

Alors que l'homme entraînait Callie hors de la grange, Stanfield se planta devant Gordon, les poings sur les hanches.

— Je regrette de ne pas pouvoir achever le travail, lord George. Ce mariage vaut son pesant d'or, je ne vous tuerais donc pas. Mais, bon sang, ajouta-t-il avec un sourire mauvais, vous regretterez que je ne l'aie pas fait !

2

Londres, été 1814

Gordon s'ennuyait. Des mois que personne n'avait essayé de le tuer. Dieu merci, cette tranquillité fastidieuse allait prendre fin. Il avait été convoqué par lord Kirkland, qui était une source appréciable de missions requérant les compétences variées, et peu recommandables pour certaines, de Gordon.

Il était encore stupéfait que Kirkland et lui soient plus ou moins devenus amis. Ils s'étaient connus à la Westerfield Academy, un petit établissement d'élite qui accueillait des garçons « de bonne famille et de mauvaise réputation ».

Gordon avait détesté toutes les écoles dans lesquelles son père l'avait envoyé, Westerfield Academy étant la dernière en date. Il aimait apprendre, en vérité. Mais il comprenait très vite et était ensuite incapable de rester en place. À Kingston Court, lorsqu'il était enfant, ses frères et lui avaient eu pour précepteur un jeune pasteur. Compréhensif, il autorisait le plus agité de ses élèves à aller se promener pendant que ses frères peinaient à maîtriser le latin, les mathématiques ou la géographie.

Le marquis n'avait jamais compris ni accepté ce trait de caractère. Aussi, lorsque Gordon avait

eu l'âge de partir en pension, l'avait-il inscrit dans l'un des établissements les plus sévères d'Angleterre afin que ses maîtres l'obligent à rester assis et à se conduire convenablement. En dépit des châtimens physiques censés le réduire à l'obéissance, Gordon s'était révélé de plus en plus indiscipliné. À la fin de l'année, on lui avait demandé de ne pas revenir. Ç'avait été la même chose avec l'établissement suivant, puis celui d'après, ce dont Gordon tirait une certaine fierté.

Lorsqu'il était arrivé à la Westerfield Academy, il était si révolté que même la calme et compréhensive lady Agnès Westerfield, fondatrice et directrice de l'école, avait été incapable de l'apprivoiser. Gordon haïssait l'école, il haïssait ses condisciples et rejetait toute offre d'amitié. Il séchait les cours à la première occasion et lorsqu'il y assistait, il affichait un ennui et un désintéret ostensibles. Il avait mis un point d'honneur à réussir brillamment ses examens pour le simple plaisir d'exaspérer ses professeurs.

Gordon haïssait Kirkland. Malgré sa jeunesse, celui-ci possédait une intelligence froide, une maîtrise de lui qu'il trouvait exaspérantes. Il percevait la désapprobation de Kirkland dans chacun des regards que ce dernier posait sur lui.

Sa haine avait atteint son paroxysme lors de l'une des séances de Kalaripayattu organisées à l'école. Cette très ancienne pratique martiale avait été introduite à l'Academy par le jeune duc d'Ashton, à demi indien, et faisait désormais partie de l'enseignement traditionnel. Gordon aimait beaucoup ces combats qui lui servaient d'exutoire.

S'il percevait l'école comme une prison et en éprouvait de la colère, il était cependant rare qu'il perde vraiment son sang-froid. Un jour cependant, lors d'un cours de Kalaripayattu, la fureur s'était emparée de

lui alors qu'il se battait contre un élève à la langue de vipère. Sa rage était telle qu'il aurait pu le tuer si Kirkland n'était pas intervenu. Celui-ci avait saisi Gordon par le col pour lui faire lâcher son adversaire, puis il l'avait projeté au sol et maintenu à terre.

— Contrôlez-vous ! lui avait-il ordonné d'une voix tranchante et subtilement menaçante.

Plus tard, Gordon avait été soulagé qu'on l'ait empêché de commettre un meurtre, même s'il méprisait le misérable crétin qui l'avait provoqué. Mais cette humiliation publique ne lui avait fait que haïr davantage Kirkland.

Et pourtant, c'est en sifflotant qu'il grimpait à cet instant les marches de l'élégant domicile de Kirkland, à Berkeley Square. Il cessa de siffloter juste avant de laisser retomber le heurtoir. Ce serait mauvais pour sa réputation d'apparaître trop joyeux.

— Lord Kirkland vous attend, capitaine Gordon, l'informa Soames, le majordome. Vous pouvez le rejoindre dès maintenant. Il est dans le salon de musique.

— Inutile de m'accompagner, dit Gordon en lui confiant son chapeau.

Alors qu'il montait l'escalier, il entendit le son du piano. Lady Kirkland, sans doute. On disait qu'elle jouait admirablement.

La porte du salon de musique était fermée. Lorsque Gordon la poussa sans bruit, les accords puissants l'enveloppèrent. Sans être fin connaisseur, il savait reconnaître une exécution talentueuse. Il s'arrêta pour savourer les harmonies vibrantes. Comment s'étonner que l'on enseigne l'art de créer de la musique aux jeunes filles ? Cela dit, rares étaient celles qui atteignaient ce niveau de perfection.

Pénétrant dans la pièce, il découvrit que Kirkland et sa femme, assis côte à côte sur la banquette du

piano, jouaient ensemble. Leurs doigts volaient sur les touches, parfaitement coordonnés, et produisaient ce déchaînement de notes envoûtantes.

De surprise, il lâcha une exclamation étouffée. Kirkland releva la tête, pris de court.

— Désolé, j'ai perdu la notion du temps, dit-il en pivotant sur la banquette.

Il se leva et vint serrer la main de Gordon.

— Je vous remercie d'être venu si vite.

— Tout le plaisir est pour moi, assura Gordon. Je ne sais jamais quel projet intéressant vous avez dans votre manche.

— J'espère que ce qu'il a dans sa manche n'est pas trop dangereux, intervint lady Kirkland, qui se leva à son tour pour le saluer.

Si elle n'était pas d'une beauté classique, sa chaleur contrebalançait la froideur de son époux.

— Je suis contente de vous voir, capitaine Gordon, ajouta-t-elle.

— J'ai beaucoup aimé vous entendre jouer, dit-il avec sincérité. Je savais que vous aviez du talent, mais cela n'en a pas moins été une surprise et un plaisir. Et davantage encore en ce qui vous concerne, Kirkland. Si les jolies femmes sont censées avoir des talents musicaux, c'est beaucoup plus inattendu chez un responsable des services secrets.

Les deux Kirkland s'esclaffèrent.

— Aimeriez-vous assister à l'une de nos soirées musicales informelles ? s'enquit lady Kirkland. Une fois par mois environ, nous invitons quelques amis à venir jouer.

— Et à discuter. Et à manger, précisa Kirkland. Quelques-uns des plus grands plaisirs de la vie.

Le regard tendre qu'il adressa à sa femme laissait deviner quel plaisir il considérait comme le plus grand de tous.

— Ce serait avec joie, répondit Gordon, mais je n'ai aucune espèce de talent musical. Je ne connais rien aux instruments et je chante désespérément faux.

— Personne n'est obligé de jouer, précisa lady Kirkland. Il suffit d'apprécier la musique. Nous, les exécutants, avons besoin d'un public, après tout. Je vous enverrai une invitation la prochaine fois que nous organiserons une telle réunion.

— Je serai ravi d'y assister si je le peux, lady Kirkland, assura Gordon.

— Appelez-moi Laurel. Je vous suis trop redevable pour qu'il soit question de formalité entre nous.

Elle déposa un baiser sur la joue de Gordon avant de se diriger vers la porte.

La main sur sa joue, il la suivit du regard.

— Vous êtes un homme chanceux, Kirkland.

— Et j'en suis conscient, avoua celui-ci, qui désigna deux fauteuils disposés devant une fenêtre. Nous pouvons très bien nous entretenir ici. Je vais demander que l'on nous apporte du café.

Cela fait, il s'installa face à Gordon.

— Je crois que vous avez vécu parmi nos jeunes cousins des États-Unis ?

— Vous le savez pertinemment, répondit Gordon, qui se rembrunit. Je vous préviens : bien que nos deux pays soient en guerre, je ne me livrerai à aucune opération d'espionnage chez les Américains. Je les aime.

— Il n'est pas question d'espionnage. Cette guerre-là est une idiotie, un scandaleux gaspillage de vies et de ressources, et elle n'aurait jamais dû avoir lieu, déclara Kirkland. Il existe certes des raisons pour lesquelles nos pays en sont venus à s'affronter. Mais l'Angleterre aurait dû rester concentrée sur la France. Maintenant que Napoléon a abdiqué, l'armée de Wellington va quitter la péninsule Ibérique. Ce qui signifie qu'elle

va porter ses efforts sur nos anciennes colonies et que la guerre là-bas va s'intensifier.

— En effet. Et en quoi cela me concerne-t-il ?

— J'espère pouvoir vous enrôler pour une mission de sauvetage, répondit Kirkland. Rien de politique, je vous rassure. Il s'agit d'une veuve d'origine anglaise qui vit dans la capitale américaine, Washington. Toute la région est devenue zone de guerre car la Royal Navy a investi la baie de Chesapeake. Elle brûle les villes et les fermes, et bombarde les forts américains. Tout peut arriver. La famille de cette femme s'inquiète des dangers qui la menacent et aimerait qu'on la ramène en Angleterre.

Gordon fronça les sourcils.

— Organiser une opération de sauvetage de l'autre côté de l'Atlantique demandera du temps et de l'argent. Comme vous l'avez dit, tout peut arriver entre maintenant et le moment où j'atteindrais l'Amérique. Cette femme n'a-t-elle pas assez de bon sens pour se mettre à l'abri en cas de danger ?

— Il y a eu un différend familial et ils ne connaissent pas sa situation financière. Il est cependant vraisemblable qu'elle soit dans la gêne.

— Être pauvre complique toujours la vie, acquiesça Gordon. Et si jamais elle ne voulait pas rentrer en Angleterre ?

— Dans ce cas, vous exercerez votre redoutable pouvoir de persuasion, rétorqua Kirkland, pince-sans-rire.

— J'ai fait pas mal de choses répréhensibles dans ma vie, mais je ne me mêle pas d'enlever des femmes contre leur gré.

— Moi non plus. J'ai averti la personne du gouvernement qui m'a demandé d'arranger cette affaire que je n'accepterais pas l'usage de la contrainte. Ce qui serait non seulement condamnable, mais également

difficile, ajouta Kirkland avec un mince sourire. On peut compter sur les femmes pour avoir des idées bien à elles. Si celle-ci ne souhaite pas revenir au sein de la famille avec laquelle elle est brouillée, votre mission sera de l'accompagner dans un endroit plus sûr, du moins jusqu'à la fin des hostilités. Et si elle s'avère désargentée, vous lui fournirez les fonds dont elle a besoin. Il faudrait, au minimum, que vous découvriez dans quelle situation elle se trouve afin que sa famille sache à quoi s'en tenir.

Les affaires de famille, quelle plaie ! Méfiant, Gordon demanda :

— Pourquoi cette veuve est-elle brouillée avec les siens ?

— Je l'ignore. Le haut fonctionnaire qui m'a contacté, sir Andrew Harding, ne s'est pas montré bavard. Je pense toutefois que cette personne est une parente de sa femme.

Gordon avait entendu parler de Harding. Il était fort riche et très influent sur le plan politique. Un homme qui s'attendait à des résultats.

— Je ne pense pas pouvoir accepter cette mission, déclara-t-il. Si la veuve n'a plus de lien avec sa famille, l'adresse que celle-ci a pu vous fournir risque d'être fautive. Et en admettant que je la retrouve rapidement, elle refusera peut-être de rentrer en Angleterre. Sir Andrew devrait garder son argent. Il est peu probable que sa femme et lui obtiennent satisfaction.

— Je suis d'accord avec vous. Mais les gens ont parfois besoin de faire quelque chose parce qu'il leur est insupportable de ne rien faire.

Gordon comprenait ce désir d'action. Il réfléchit. Même s'il avait appelé de ses vœux une affaire un peu excitante, se jeter la tête la première dans une région en guerre, et sans beaucoup d'espoir de réussite, était un peu absurde. D'un autre côté, il se sentait fébrile

ces derniers temps et, après tout, il existait peut-être une chance de sauver la damoiselle en détresse. En supposant qu'une veuve puisse tenir lieu de damoiselle et qu'elle accepte d'être sauvée.

— Il faudrait que je puisse passer pour anglais ou américain selon les circonstances, reprit-il. Si jamais je devais traiter avec la Royal Navy ou avec l'armée britannique, il serait bon que j'aie des lettres d'introduction d'hommes haut placés. Du genre, *Voici lord George Audley, donnez-lui tout ce qu'il demande.*

Kirkland laissa échapper un petit rire.

— Je ne peux rien vous fournir d'aussi extrême. En revanche, je peux vous donner des lettres qui vous assureraient une certaine considération. Et pour le transport ?

— Si je pars, j'aurai besoin d'affréter un navire acceptant de se rendre dans une région en guerre, et cela coûtera cher. Et il faudrait de préférence un équipage qui connaisse déjà la baie de Chesapeake.

— Compris. Vous aurez tous les fonds nécessaires. Je peux vous fournir un bateau, mais je ne suis pas certain d'avoir des matelots familiers de ces eaux-là.

— Cette affaire s'annonce un exercice aussi coûteux qu'inutile, déclara Gordon, ironique. Le bateau devra avoir une apparence anodine tout en étant rapide, bien armé, et disposé à hisser des pavillons de différents pays si on le lui demande. Il se peut que je connaisse un bâtiment répondant à ces critères. Encore faut-il que son capitaine soit libre et intéressé. Sinon, ce sera à vous de vous en occuper.

— Il semblerait que vous ayez décidé d'accepter cette mission, fit remarquer Kirkland, amusé.

— Apparemment, acquiesça Gordon. Quels sont les nom et adresse de cette femme ?

— Le hasard fait que son nom de femme mariée est Audley, le même que le vôtre, répondit Kirkland en lui

tendant un papier. Auriez-vous un parent américain s'appelant Matthias Audley ?

Gordon haussa les épaules.

— Il y a peut-être un lien, mais Audley n'est pas un nom rare. Je doute que porter le même nom que moi pèsera lourd dans la balance si la veuve répugne à rentrer en Angleterre. À présent, continua-t-il en se levant, voyons si le navire et le capitaine auxquels je pense sont à Londres, en état de naviguer et bien disposés.

— Faites au mieux, Gordon, dit Kirkland, qui se leva à son tour tout en sortant une feuille de papier pliée d'une poche intérieure. Voici un chèque de banque pour le règlement des dépenses. Je m'occupe d'obtenir les lettres de recommandation, que je ferai envoyer chez vous. Si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre, il vous suffit de me le demander.

Gordon siffla en découvrant le montant inscrit sur le document.

— Ils veulent vraiment qu'elle rentre !

— Oui. Et si elle refuse, la famille veut s'assurer qu'elle a de quoi vivre confortablement.

— Si elle est dans la gêne, elle sera peut-être plus facile à convaincre. Croisons les doigts pour qu'elle soit désireuse de rentrer et que tout se passe au mieux.

— C'est rarement le cas, rétorqua Kirkland. Voilà pourquoi j'ai pensé à vous.

Gordon afficha un grand sourire.

— Je prends cela comme la reconnaissance de mes talents de crapule.

— Exactement, confirma Kirkland en lui tendant la main. Bonne chance et à Dieu vat.

Alors qu'il lui serrait la main, Gordon sentit un picotement à la base de la nuque. Il eut l'intuition qu'il aurait besoin de toute la chance possible.

La taverne du port était fréquentée par la fine fleur des négociants locaux, des fournisseurs de navires et des marins. Gordon parcourut la salle des yeux. Allait-il reconnaître l'homme auquel il avait donné rendez-vous ?

Il avait fait la connaissance de Hawkins au Portugal, dans une cave où ils étaient retenus prisonniers avec trois autres hommes, tous condamnés à être exécutés le lendemain matin. Unissant leurs efforts durant cette longue nuit, ils avaient réussi à s'évader. Ils avaient alors conclu un pacte : ils resteraient en contact les uns avec les autres par l'intermédiaire de la librairie Hatchards, à Londres, où ils enverraient des lettres adressées aux « Vauriens Repentis ».

Même si, par de rares billets parvenus à la librairie, Gordon avait une petite idée de ce qu'avait fait Hawkins ces dernières années, ils ne s'étaient pas revus depuis cette fameuse nuit à Porto. Ah, il était là ! Dans un des box alignés le long du mur de gauche. Comme l'homme levait sa chope en guise de salutation, Gordon se fraya un chemin jusqu'à lui.

Hawkins s'était levé et lui tendait la main. Les cheveux bruns, solidement bâti, il avait le visage buriné de l'homme qui passe une partie de son temps au grand air.

— Bonjour, Gordon, le salua-t-il de sa voix profonde. Ça fait plaisir de vous voir après toutes ces années.

— Des années bien remplies pour vous aussi, je présume, dit Gordon.

Après lui avoir serré la main, il se glissa sur le banc opposé à celui que Hawkins occupait.

— Je ne reconnais pas votre voix, ajouta-t-il.

Hawkins rit tout bas.

— La nuit où nous nous sommes rencontrés, je souffrais d'un léger cas de quasi-pendaison. Il a fallu du temps à mon organe vocal pour s'en remettre.

Il fit signe à une serveuse d'apporter à boire pour Gordon.

— Vous avez l'air en forme pour un homme presque pendu, fit remarquer Gordon. Je serais curieux de connaître votre histoire.

— Je vous la raconterai un jour, mais pas ce soir. Vous avez des nouvelles des autres membres de notre petite confrérie ?

— Will Masterson était avec notre armée à Toulouse au moment de l'abdication de Napoléon. On m'a dit qu'il avait démissionné et qu'il traversait la Péninsule pour rentrer au pays. J'ignore s'il a l'intention de faire un détour par la cave où nous avons partagé ce médiocre cognac, ajouta Gordon en souriant. Et dans laquelle nous avons discuté de ce que nous ferions au cas improbable où nous survivrions. Masterson a l'intention de mener à présent une vie rangée et ennuyeuse.

— Il sera peut-être rangé, mais je doute qu'il devienne ennuyeux.

Hawkins but une gorgée de bière, songeur, avant de reprendre :

— Je me demande si les cinq vauriens sont toujours en vie. Nous vivons des temps dangereux.

— Pour vous plus que pour la plupart des hommes, si j'ai lu correctement vos lettres occasionnelles. Vous avez fait profession de forcer les blocus ?

— Oui. Mais avec la paix revenue et moins de blocus à forcer, je serai peut-être obligé de devenir respectable,

— Avez-vous forcé des blocus dans des ports américains ? En particulier, dans la baie de Chesapeake ? Le cas échéant, je pourrais avoir un travail pour vous.

Hawkins plissa les yeux.

— J'ai navigué dans cette baie aussi loin que Baltimore. L'un de mes hommes a grandi dans le coin

et connaît les eaux comme sa poche. Quel genre de travail ? Avec la Royal Navy qui ravage la Chesapeake, se rendre là-bas en ce moment serait encore plus dangereux que de forcer un blocus classique.

— C'est une mission de sauvetage et elle doit avoir lieu le plus tôt possible.

Après que Gordon lui eut décrit brièvement ce qu'on attendrait de lui, Hawkins réfléchit, puis lâcha :

— Cela ne semble pas si difficile, finalement. Mon *Zéphyr* est capable de distancer n'importe quel bâtiment de la Royal Navy. Si la rémunération est correcte, je suis preneur.

Gordon sourit.

— Alors discutons-en.

3

Washington, DC, 20 août 1814

Callie repoussa une mèche moite qui lui tombait dans les yeux et s'essuya les doigts sur une serviette avant de piquer une nouvelle épingle dans la soie délicate. Comme Washington, le général rebelle dont elle portait le nom, la jeune capitale était audacieuse et excitante comparée à son Lancashire natal. Pour autant, la chaleur estivale, lourde et humide, lui faisait regretter les étés doux et frais de son enfance. Elle planta une autre épingle dans la robe qu'elle rectifiait pour Mme Gerard, épouse d'un membre éminent du cabinet du président Madison et l'une de ses meilleures clientes.

Après avoir accepté le mouchoir de lin que lui tendait Sarah – intendante, cuisinière, assistante et amie de Callie –, Mme Gerard murmura un remerciement et déclara :

— Nous avons décidé de passer le reste de l'été dans notre propriété à la campagne. Nous y serons davantage en sécurité qu'ici. Et nous échapperons à la chaleur, ainsi qu'à la malaria qui sévit dans ces marécages.

Washington était connu pour son climat insalubre. Hélas, tout le monde ne possédait pas une maison à la campagne pour se soustraire à la touffeur estivale.

— Voilà plus d'un an que la Royal Navy dévaste la baie de Chesapeake, fit remarquer Callie. M. Gerard a-t-il une idée de ce qui va se passer à présent ?

— Avec l'abdication de Napoléon, les troupes britanniques vont être envoyées ici et les villes autour de la baie courent le danger d'une invasion. Si des soldats arrivent par le Patuxent, ils pourront marcher jusqu'à Washington, Annapolis ou Baltimore.

Ce genre de pensées avait empêché Callie de dormir. Heureusement, ses clientes la tenaient mieux informée que les journaux.

— Est-ce que Baltimore, avec son activité portuaire et ses corsaires, ne serait pas la cible la plus logique ? Il paraît que les amiraux de la Royal Navy appellent Baltimore « ce nid de pirates ».

— Oui, et à raison, acquiesça Mme Gerard. Mais je voudrais que cette guerre prenne fin.

— Moi aussi ! dit Callie. Je n'en ai jamais compris la raison.

Avant que Mme Gerard puisse répondre, la porte de la boutique s'ouvrit à la volée. Trey, le beau-fils de Callie, ses boucles noires en bataille, fit irruption dans le salon.

— Les Anglais ont débarqué sur le Patuxent !
Les femmes se figèrent.

— Quand on parle du loup, murmura Mme Gerard en pâlisant.

Callie refusa de laisser la peur prendre le dessus. À quatorze ans, si Trey éprouvait certes un intérêt enthousiaste pour la guerre, il n'avait toutefois pas pour habitude de propager des rumeurs non fondées.

— Où as-tu entendu cela ? lui demanda-t-elle.

— Un éclaireur de l'armée vient d'apporter la nouvelle au président Madison ! répondit Trey, tout excité. Et maintenant, l'éclaireur est à la taverne et il le raconte à tout le monde.

Callie eut la certitude glaçante que les Anglais allaient attaquer Washington. Si Baltimore était une cible plus précieuse, elle était plus difficile à atteindre. Non seulement la conquête de la capitale américaine serait plus aisée, mais la fragile nouvelle république en serait écrasée et humiliée.

La séance d'essayage se termina plus rapidement que prévu afin que Mme Gerard puisse rentrer chez elle sans délai. Désireuse de maintenir une vie normale le plus longtemps possible, Callie se tourna vers Trey et Molly, sa sœur, de deux ans plus âgée.

— Si nous faisons un sorbet au citron pour le dîner ? Courez vite acheter des citrons au marché. Molly, essaye d'empêcher Trey de faire des bêtises !

La jeune fille s'esclaffa.

— Je ne crois pas que ce soit possible !

La glacière que Callie avait fait creuser derrière leur maison était une bénédiction. Il y avait une glacière dans sa maison natale, en Angleterre, mais pas la chaleur qui rendait les glaces si merveilleuses ici.

Callie attendit que les enfants soient partis pour se tourner vers Sarah. Sarah Adams était une jolie femme d'une cinquantaine d'années. Son mari Joshua et elle avaient été esclaves sur la plantation jamaïcaine du mari de Callie, Matthew Newell. Lorsque Callie avait fui l'île avec les enfants, elle avait proposé à Sarah et à Joshua de l'accompagner. Ils avaient accepté et elle les avait aussitôt affranchis. Désormais, tous les deux constituaient sa famille autant que ses beaux-enfants ; une famille qui valait mieux que celle dans laquelle elle avait grandi.

— Que faut-il faire, mademoiselle Callista ? interrogea Sarah. Vous pensez que Mme Gerard a raison, que les soldats britanniques vont marcher sur Baltimore ?

Callie se mordilla la lèvre inférieure. Quel parti prendre pour assurer la sécurité de sa famille ?

— Mon instinct me dit qu'ils vont se diriger vers Washington.

— Votre instinct est toujours juste. Alors, que faisons-nous à présent ?

Callie prit une profonde inspiration.

— Vous allez quitter la ville. Commencez à rassembler le nécessaire pour les enfants et vous afin d'être prêts à partir demain matin.

— Et où irons-nous ? Dans la campagne, à l'ouest ? demanda Sarah, dubitative.

— À Baltimore, répondit Callie. La ville est beaucoup plus grande que Washington et elle est mieux défendue. En outre, il y a un endroit où vous pourrez vous installer. M. Newell possédait un entrepôt là-bas et il me l'a laissé. L'appartement situé au-dessus est assez sommaire, mais il fera l'affaire jusqu'à ce que vous puissiez revenir ici.

Un pli se creusa sur le front de Sarah.

— Pourquoi « vous » ? Vous ne venez pas avec nous ?

Callie secoua la tête.

— Toutes mes possessions se trouvent ici. Si la maison était détruite, nous serions dans une situation difficile. Étant anglaise, je devrais pouvoir convaincre les troupes britanniques de l'épargner.

— C'est trop dangereux ! s'exclama Sarah. Vous ne pouvez pas rester ici toute seule !

— D'autres femmes resteront en ville pour protéger leur habitation. Les soldats anglais ne sont pas des monstres, Sarah. Ils ont ordre de ne pas attaquer des civils non armés. Même l'abominable amiral Cockburn qui dévaste la baie ne s'attaque qu'aux propriétés et aux miliciens, pas aux femmes et aux enfants.

— Joshua devrait rester avec vous, insista Sarah.

— Les enfants ont besoin de vous deux, répliqua Callie.

Comme si elle n'était pas malade de peur, elle sourit.

— Rappelez-vous que M. Newell m'a appris à me servir d'un fusil. Au besoin, je serai capable de mettre en fuite d'éventuels pillards.

Comme Sarah ne se déridait pas, Callie ajouta :

— Peut-être que mon intuition me trompe et que les troupes anglaises ne s'approcheront pas de Washington. Peut-être que le simple fait que la population se prépare à évacuer la ville rendra superflue toute évacuation.

Sarah ricana.

— Le monde ne marche pas comme ça ! Bien, je vais commencer à préparer les bagages.

Lorsque son amie eut quitté la pièce, Callie fit le tour de celle-ci à pas lents. Elle avait transformé cette salle haute de plafond en un salon raffiné. La plupart des meubles étaient d'occasion, mais élégants. Dans un angle, un beau paravent oriental offrait aux clientes l'intimité nécessaire pour se changer. Des étagères installées par Joshua le long d'un des murs accueillaien les fournitures nécessaires à son métier : livres de patrons, rouleaux de tissus et boîtes de boutons et de passementerie.

Callie caressa du bout de l'index les dentelles et les rubans ; elle ramassa ensuite une poignée de boutons qu'elle laissa couler entre ses doigts. Elle avait travaillé dur pour bâtir cette affaire et cette existence et elle risquait de tout perdre sans y être pour quoi que ce soit. La vie était injuste. Elle en avait fait la douloureuse expérience dès sa jeunesse.

Elle s'arrêta devant une fenêtre et regarda dehors. La maison se situait sur l'un des axes principaux de la ville. Il se prolongeait jusqu'au Capitole, un bâtiment majestueux conçu pour montrer au monde entier que les États-Unis étaient une nation avec laquelle il

fallait compter. Si les Anglais envahissaient la ville, ils emprunteraient peut-être cette avenue.

En tant que fille de baron, élevée en Angleterre, Callie n'aurait jamais imaginé avoir une telle existence. Tout ce qui était arrivé était sa faute, bien sûr. Si elle s'était montrée plus raisonnable, moins rebelle, son père ne l'aurait pas obligée à épouser un inconnu. Elle ne se serait pas sauvée avec son meilleur ami et celui-ci n'aurait pas péri dans un bateau-prison au cours du long voyage jusqu'à la colonie pénitentiaire de Nouvelle-Galles du Sud.

De toutes les erreurs qu'elle avait commises, la plus lourde à porter était celle d'avoir provoqué la mort de Richard. Il avait été tout aussi rebelle qu'elle. Elle se rappelait qu'ils s'amusaient à endosser différents rôles, comme s'ils jouaient des scènes dans une pièce de théâtre. Chevalier et damoiselle, guerrier grec et Amazone, Mars et Athéna... Il leur arrivait même parfois d'échanger les rôles et ils finissaient par rouler dans l'herbe en riant si fort qu'ils en avaient mal au ventre. Ah, Richard...

Consciente de la futilité des regrets, elle essaya de chasser ces pensées. Il n'empêche qu'il serait encore vivant si elle n'avait pas couru lui demander son aide, si elle n'avait pas accepté qu'ils fuient ensemble. Du moins, elle ne serait pas directement responsable de sa mort. Une fois assez âgé pour échapper au contrôle de son père, Richard aurait pu connaître le bonheur. Il était fort, intelligent et plus gentil qu'il ne se souciait de le montrer.

Alors qu'il aurait dû vivre pour être heureux, ses ossements reposaient à présent au fond d'un lointain océan.

Callie avait eu plus de chance. Quand bien même elle n'aurait jamais choisi d'épouser Matthew Newell, celui-ci s'était révélé un meilleur mari que prévu. Si

leur mariage n'avait rien d'un grand amour, ils avaient appris à vivre en bonne entente. Elle avait pleuré la mort de Matthew quand son cœur avait lâché. Puis elle avait appris que ses beaux-enfants et elle-même étaient en danger et avait organisé leur fuite.

Ils étaient arrivés, épuisés mais sains et saufs, dans cette ville qu'elle connaissait un peu car son mari y avait fait des affaires. Callie avait jugé que sa famille y serait en sécurité. Elle avait changé leur nom de Newell en Audley, en hommage à son cher ami disparu, et ils avaient mené effectivement une existence paisible ces trois dernières années.

Mais la sécurité n'était jamais garantie. S'adjurant de ne pas perdre son temps en regrets, Callie s'assit à son bureau et commença à rassembler les papiers qu'elle remettrait à Sarah et à Joshua lorsqu'ils partiraient pour Baltimore. Elle avait fait des copies des documents qui prouvaient que les enfants et les Adams étaient affranchis. Elle leur remettrait le restant de ses bijoux afin que si le pire survenait pour elle et pour la maison, ils aient de quoi se bâtir une nouvelle existence.

Elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour assurer leur sécurité – et ne pouvait que prier pour que ses efforts suffisent.

*Sur le Potomac, sud de Washington, DC,
24 août 1814*

Le bateau de Hawkins, le *Zéphyr*, était encore plus véloce que Gordon ne s'y attendait et ils se retrouvèrent dans la région en guerre avec une rapidité surprenante. Alors que la goélette remontait le large fleuve, Gordon, appuyé au bastingage, à la proue du navire, regretta que cette mission n'ait pas lieu durant une saison plus froide. Il avait quitté sa redingote, mais sa chemise de lin lui collait aux épaules malgré la légère brise.

Des pluies abondantes avaient dû se produire en amont car les eaux du fleuve roulaient, boueuses, parfois chargées de troncs d'arbres et d'autres débris. Heureusement, le *Zéphyr* était agile.

Gordon s'interrogeait. Qu'allaient-ils trouver en atteignant Washington ? Un peu plus tôt dans l'après-midi, le bruit des canons avait résonné dans les collines verdoyantes du Maryland. À présent régnait un silence de mauvais augure. Des petits bateaux traversaient le fleuve en direction de la Virginie. Sans doute fuyaient-ils l'avancée des troupes ennemies.

Hawkins le rejoignit, une longue-vue à la main, et déclara :

— Si tout se passe bien, ce qui m'étonnerait, nous pourrions prendre le chemin du retour dès ce soir.

Gordon secoua la tête.

— Même si je parviens à retrouver cette femme et à la persuader de rentrer en Angleterre, il lui faudra du temps pour mettre sa vie dans des caisses. Un jour ou deux, au moins.

— Si votre veuve a le bon sens que Dieu a donné à un moineau, à l'heure qu'il est, elle aura quitté Washington, rétorqua Hawkins, pessimiste. Auquel cas, vous ne la retrouverez jamais.

— Exact. Mais comme nous y sommes presque, je me dois d'essayer, ne serait-ce que pour justifier tout l'argent que cette mission coûte à sa famille.

— Je ne peux pas me plaindre vu que je touche une bonne part de cet argent.

Hawkins leva sa longue-vue pour inspecter l'horizon.

— Il y a un voilier en difficulté devant, annonça-t-il. Il a dû heurter un haut-fond ou un banc de sable.

Même sans longue-vue, Gordon se rendait compte que le petit bateau était en très mauvaise posture. Sous ses yeux, il gîta dangereusement, ses voiles battant au vent, et la plupart des passagers s'agrippèrent au rebord, mais une petite silhouette bascula dans l'eau et fut aussitôt entraînée par le courant.

Tandis que l'enfant dérivait vers le *Zéphyr*, des cris féminins retentirent :

— Lizzie ! *Lizzie* !

Marmonnant un juron, Gordon évalua la situation. Apparemment, aucun membre de la famille de l'enfant ne savait nager et la vitesse du courant allait l'entraîner au-delà du *Zéphyr* avant que l'équipage ait le temps de mettre un canot à l'eau. Et aucun autre bateau n'était suffisamment proche pour se porter à son secours.

Il se débarrassa de ses bottes à toute allure, jeta son chapeau derrière lui et grimpa sur le plat-bord.

— Si vous voulez bien nous envoyer un canot, Hawkins, ce serait gentil.

— Vous êtes sûr de nager assez bien ? se contenta de demander le capitaine.

— Oui.

Gordon prit un instant pour évaluer le trajet prévisible de l'enfant, car une fois dans le fleuve, il ne la verrait plus aussi bien. Puis il plongea.

L'eau était agréablement froide lorsqu'il la fendit, puis se dirigea avec des gestes amples et puissants vers la petite fille. Il avait toujours aimé nager, et c'était dans une rivière du Lancashire que Callie et lui avaient appris ensemble. Ces dernières années, il avait nagé dans des mers plus agitées ; il devrait donc être capable de sauver une minuscule fillette.

Toutefois, maintenant qu'il était dans l'eau, le fleuve paraissait plus large et dangereux. Le succès de son entreprise dépendrait de sa capacité à atteindre Lizzie avant que ses vêtements gorgés d'eau l'entraînent à jamais vers le fond. Lorsqu'il jugea s'être suffisamment rapproché de l'endroit où le courant avait dû l'entraîner, Gordon s'arrêta et, d'un violent battement de jambes, se propulsa hors de l'eau aussi haut qu'il le put pour essayer de la repérer. Où diable était-elle ?

Là ! À une vingtaine de pieds sur sa droite, un visage pâle, à demi immergé, était sur le point de le dépasser. Avec des moulinets désespérés des bras, l'enfant réussit à sortir la tête pour prendre une goulée d'air avant de disparaître de nouveau sous la surface.

— Tiens bon ! lui cria-t-il dans l'espoir que cela l'encouragerait à continuer de se débattre.

Il s'élança avec force, conscient que s'il ne l'attrapait pas maintenant, elle était perdue.

La petite tête refit surface non loin de lui et de grands yeux bleus le fixèrent sans le voir. Puis elle

s'enfonça de nouveau. Battant furieusement des jambes, il plongeait.

L'eau était rapide et trouble, et ce fut une pure chance que ses doigts effleurent un morceau d'étoffe. Il l'agrippa, se débrouilla pour empoigner les jupes de la petite fille. Puis il remonta vers la surface.

Ils émergèrent au soleil. Accrochée à Gordon, ses bras noués autour de son cou, Lizzie se mit à tousser en crachant de l'eau. Ce fut tout juste si Gordon parvenait à maintenir leurs deux têtes au-dessus de la surface.

Elle devait avoir cinq ou six ans. Elle était donc assez âgée pour se rendre compte du danger qu'elle avait couru.

— Ne t'inquiète pas, Lizzie, tu es sauvée, parvint-il à dire. Essaye juste de ne pas m'étrangler.

La petite éclata en sanglots, mais eut néanmoins la présence d'esprit de desserrer son étreinte. Tout en la maintenant sur son côté droit, Gordon utilisait son bras libre et ses jambes pour les maintenir tous deux à flot. Regardant autour de lui, il vit que le *Zéphyr* s'était rapproché et qu'un canot se dirigeait vers eux. Un autre canot avait rejoint le bateau à voile endommagé et commençait à charger les passagers à son bord.

Hawkins lui-même se trouvait dans le canot tout proche. Parvenu au niveau de Gordon, il se pencha, les bras tendus.

— Passez-la-moi !

Gordon obéit. Crachant et gémissant, Lizzie fut extraite de l'eau, puis aussitôt enveloppée dans une grande serviette et remise entre les bras d'un matelot. Hawkins se pencha de nouveau, attrapa la main de Gordon et l'aida à se hisser à bord.

— Bien joué, dit-il sobrement.

— Il s'en est fallu de peu.